



Shirley Jaffe, la peinture empirique

ENTRETIEN AVEC PHILIPPE PIGUET

C'est un atelier comme on n'en voit plus et dont la découverte vous renvoie tout d'un coup dans l'espace et le temps. Un atelier qui fait aussi office de logement et où l'artiste qui l'occupe vit au quotidien sa peinture. Perché au 4^e étage d'un vieil immeuble parisien, dans le quartier de Maubert-Mutualité, il est tout d'une pièce, encombré par le vécu de l'artiste depuis tant et tant de décennies qu'elle l'occupe. Cela fait près de soixante ans que Shirley Jaffe en a fait son repaire. C'est non seulement un lieu de résistance et de réflexion mais aussi un lieu de création prospective que les tableaux colorés du peintre éclairent d'une présence intérieure. Tout en ce lieu est voué à la peinture, à la couleur et à la composition. Entre mémoire et devenir.

Philippe Piguet | [Comme Shirley Jaffe s'amuse de la vue fragmentée que l'on a, à travers les fenêtres de son atelier, des ouvriers qui vont et viennent sur les échafaudages dressés en façade de son immeuble, elle y attire mon attention.]

En fait, cela vous plaît parce qu'il est question de dislocation...

Shirley Jaffe | Exactement. Un de mes amis est allé récemment entendre un concert du compositeur italien Eduardo Nono et il m'a dit qu'il avait pensé à moi parce qu'à propos de sa musique, celui-ci insistait sur l'idée de dissonance. Dislocation, dissonance, ce sont là des concepts qui m'intéressent.

PP | Vous dites d'ailleurs que vous vous êtes « toujours battue contre l'uniformité ». À parcourir votre biographie, il semblerait que c'est lors d'une résidence à Berlin, au début des années 1960, que vous avez pris conscience de l'importance de cette mesure ?

SJ | C'est une erreur qui traîne dans ma biographie par malentendu. On a voulu considérer mes tableaux abstraits-expres-

sionnistes, qui sont gestuels, en rapport avec ceux de mes amis américains, supposant que je cherchais à faire comme eux une image par le geste. Ce qui n'a jamais été le cas. Dans ces images, en vérité, se trouve déjà, en dessous, cette recherche sur la dislocation.

PP | Vous en masquiez donc le principe par le geste ?

SJ | On peut dire ça, d'une certaine façon. Pour tenter de mettre un terme à ce malentendu, j'ai fait des photos à Paris, notamment de la gare Montparnasse en démolition et d'un tas d'ordures au pied de chez moi, qui visaient, par la radicalité de leur composition très fortement structurée, à faire voir comment je regardais le monde qui m'entourait. À Berlin, quand j'étais en résidence, me trouvant séparée de mon milieu artistique habituel, j'ai eu tout le loisir de penser librement et de réfléchir à ma démarche. J'ai alors réalisé que j'employais le geste comme une sorte de couverture sur le véritable projet qui était le mien, intérieurement.

PP | C'est dire que le geste était l'enveloppe et que la composition était la chair. À cet



*Big Square. 1965, huile sur toile, 192 x 204 cm.
Courtesy galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles.*

égard, vous n'avez jamais caché votre admiration pour Kandinsky. Quand l'avez-vous vraiment découvert ?

SJ | Quand j'étais à l'école secondaire. C'est une découverte qui a probablement joué un grand rôle mais, là encore, je n'en avais pas conscience. Quand j'étais à la *high school*, j'ai eu un professeur d'art qui était très lié au Bauhaus et qui envoyait au Guggenheim tous ses étudiants inspirés par l'art. C'est là que j'ai vu pour la première fois en vrai la peinture de Kandinsky. Cela m'a profondément affectée. J'ai aussitôt acheté une carte postale de l'une de ses œuvres parce que je voulais vivre avec cela sous les yeux.

PP | Qu'est-ce qui vous intéressait tant chez Kandinsky ?

SJ | Je ne saurais le dire. Quelque chose d'indicible m'a irrésistiblement attirée.

PP | Par la suite, avez-vous eu l'occasion d'approfondir ce ressenti, en lisant ses écrits par exemple ?

SJ | Un peu mais je l'ai vite trouvé trop intellectuel. Quand je suis venue en France, j'ai eu l'occasion de faire la connaissance de sa femme, Nina, et de visiter leur appartement. Ce qui m'a surpris, c'est que son atelier n'était pas un vrai atelier ; c'était un petit appartement bourgeois, bien rangé. Cela m'a déçu.

PP | Qu'est-ce qui justifiait le choix que vous avez fait de vous installer en France ?

SJ | Ce n'était pas mon choix. C'est un hasard. J'étais mariée à cette époque et mon mari a eu la possibilité de profiter d'une bourse que l'on donnait aux anciens combattants. On lui a proposé de travailler à la Sorbonne. Cela me plaisait de venir en France parce que Paris était alors encore considéré comme le centre mondial de l'art. C'était une chance...

PP | À ce moment-là, vous n'êtes restée que quelques années à Paris mais, par la suite, après la séparation avec votre mari et différents séjours plus ou moins longs ici et là, vous êtes revenue à Paris et vous vous y êtes définitivement installée. Pour quelles raisons ?

SJ | Parce que j'ai trouvé rue Daguerre un endroit pour travailler qui me convenait et que j'ai eu l'occasion de vendre un tableau à une collection néerlandaise. C'était la première fois que cela m'arrivait ; ça m'a confirmé dans l'idée que, peut-être, je pourrais me faire une place ici. Et puis j'avais finalement plus d'amis à Paris qu'à New York.

PP | Vous habitez depuis quelque cinquante ans dans le même atelier, dans le bas du Quartier latin. Vous dites que, pour rien au monde, vous ne voudriez en changer malgré son exigüité parce que vous êtes très attachée à ce quartier. Qu'est-ce qui vous plaît tant ?

SJ | Sa vivacité, sa population. J'aime les quartiers qui bougent, qui sont animés, où il y a une vie extérieure. J'ai habité Chaville dans le passé ; c'était un endroit charmant mais sans aucune vie active et puis c'était très compliqué pour venir à Paris.

PP | Vous semblez laisser entendre que le choix que vous avez fait de vous installer en France n'a pas été motivé par la situation artistique de la capitale ou l'exemple de certains artistes qui vous intéressaient, comme Matisse, Picasso, Braque...

SJ | Et Bonnard... que j'ai découvert lors d'une grande exposition qui lui avait été consacrée au MoMA ; c'étaient les vastes paysages de la fin de sa vie. J'ai toujours été fascinée par sa façon de peindre...

PP | Pourtant Bonnard est très loin de vos préoccupations...

SJ | J'ai toujours aimé regarder ailleurs parce que je n'ai jamais voulu faire comme ce qui m'avait été mis sous les yeux. J'ai voulu découvrir le monde de l'art par moi-



Madame Butterfly. 1979, huile sur toile, 195 x 162 cm. Courtesy galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles.



Upside-down New York. 1974, huile sur toile, 130 x 195 cm. Courtesy galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles.

même et c'est à Paris que j'ai pu le faire. À cette époque, le monde de l'art était concentré à Montparnasse et tout était facile d'accès. Aujourd'hui, c'est différent. Je ne sors pas souvent et j'ai fait le choix de n'aller voir que certains artistes. Au début, j'étais avide de tout.

PP | Vous n'avez jamais songé à retourner à New York ?

SJ | Il y a quelques années, j'ai tenté de le faire en décidant d'aller y vivre un an. Je m'étais dit qu'avec toute l'expérience acquise, cela pouvait être intéressant pour mon travail. Malheureusement, j'ai eu un problème de santé et le projet est tombé à l'eau. J'ai finalement accepté le fait que j'étais à Paris et qu'il me fallait y rester.

PP | Vous dites vouloir mettre «l'accent sur la matérialité visuelle des choses». Une telle formule ne risque-t-elle pas de créer un malentendu parce que l'on peut penser que vous ne vous intéressez qu'à la perception optique du monde, sa réalité visuelle. En fait, votre travail va beaucoup plus loin que la simple superficialité visuelle des choses.

SJ | Je fais de la peinture. Il y a une matière, il y a une sensibilité dans la relation entre les formes, il y a la couleur..., je veux donner à voir tout ça dans mes tableaux. Comme je peux toujours regarder et trouver dans un

tableau ancien quelque chose d'actuel qui compte pour moi. Je veux que mes tableaux aient cette intériorité qui peut compter plus que le moment où on le regarde.

PP | À quels peintres pensez-vous quand vous dites cela ?

SJ | À Poussin, à Titien, au Tintoret, à Cimabue, etc., et à de nombreux peintres de la Renaissance. Quand je suis allée en Italie, c'était pour voir les peintres d'avant la perspective. Tous leurs tableaux m'ont beaucoup impressionnée et j'ai compris après coup que leurs paysages avaient énormément compté pour mes propres recherches.

PP | Quelle qualité particulière leur trouvez-vous ?

SJ | C'est comme une image orientale...

PP | Vous avouez là votre intérêt pour les miniatures, partant pour un certain type de peinture que vous affectionnez particulièrement, la gouache.

SJ | Mais aussi pour Kandinsky.

PP | À considérer votre œuvre, il s'avère que vous êtes surtout une coloriste. Pour vous, c'est quoi la couleur ?

SJ | Une forme d'émotion. Si la forme existe d'elle-même, en revanche la densité vient avec la couleur.



Otherwise. 2002, huile sur toile, diptyque, 210 x 320 cm. Courtesy galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles.

PP | Qu'est-ce qui en gouverne le choix ?
SJ | Il vient d'un sentiment. D'une idée au commencement.

PP | Vous dites quelque part : « J'aime peindre. J'aime sentir le pinceau. J'aime l'appliquer sur la toile. » Voilà soixante ans que vous avez commencé à travailler, est-ce que cela était

important à vos yeux de constituer une œuvre ?
SJ | Malgré moi, je l'ai faite.

PP | Pourquoi dites-vous « malgré moi » ?
SJ | Je veux dire que je n'ai pas eu la conscience de construire une œuvre. Je n'avais pas idée de faire une œuvre mais j'avais une nécessité à faire de la peinture. ■

SHIRLEY JAFFE EN QUELQUES DATES

Née en 1923 à Elizabeth, près de New York (États-Unis). Vit et travaille à Paris
 Représentée par la galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles

- 1949 • Arrivée en France, où elle se lie avec les artistes expatriés rassemblés autour de Sam Francis, Norman Bluhm et Jean-Paul Riopelle. Par la suite, Joan Mitchell, Kimber Smith et d'autres se joignent à eux.
- 1960 • Exposition collective à la galerie Kléber, dont le directeur, Jean Fournier, deviendra le marchand de Shirley Jaffe quand il ouvrira sa propre galerie.
- 1966 • Première exposition personnelle chez Jean Fournier.
- 1969 • S'installe au Quartier latin à Paris. Présente ses premières toiles postgestuelles à la galerie Fournier.
- 1985 • Yves Michaud rédige *Histoire d'un tableau* pour son exposition personnelle chez Jean Fournier. Le Musée national d'art moderne acquiert le tableau *Sailing* (1985).
- 1999 • *Shirley Jaffe, peintures 1980-1999*, musée d'Art moderne de Céret.
 • Première exposition à la galerie Nathalie Obadia, Paris.
- 2008 • Exposition d'œuvres récentes chez Nathalie Obadia et rétrospective de la période 1969-2007 au FRAC Auvergne, Clermont-Ferrand, puis au domaine de Kerguéhennec, Bignan.
- 2014 • Publication d'une monographie, Éditions Flammarion, texte de Raphaël Rubinstein.

